

LA LOUVE DE L'AUTOROUTE

Leslie Benoît

LA LOUVE DE L'AUTOROUTE

roman

Iskra Édition

© Leslie Benoît, 2026

Tous droits réservés. Toute reproduction, représentation, traduction ou adaptation, intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur ou de l'éditeur, est interdite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la propriété intellectuelle français (articles L.335-2 et suivants).

Ce roman est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou des événements réels, serait fortuite.

ISBN : 9789403835112

Iskra Édition

1

Avant l'aube

Elle avait fini de charger la voiture depuis cinq minutes et restait debout sur le pas de la porte, la main sur la clé, à ne pas tourner. Il était quatre heures du matin. La rue Sainte-Barbe s'étirait devant elle en une seule courbe pavée, luisante d'une humidité qui n'était pas de la pluie mais de la mer, cette transpiration que les remparts laissaient passer toutes les nuits d'automne et qui trempait les murs sans rien abîmer, depuis des siècles. Les lampadaires jetaient leurs cercles jaunes à intervalles réguliers. Personne ne passait. Personne ne passerait avant six heures.

Elle tourna la clé. Le verrou s'enfonça dans le bois. Elle poussa la porte une dernière fois pour vérifier qu'elle tenait. Elle tenait.

Dans la Prius garée trois mètres plus loin, tout était prêt. Un sac de voyage sur la banquette arrière, une couverture pliée par-dessus, un bidon d'eau de cinq litres calé contre la roue de secours. Dans le coffre, le kit vétérinaire d'intervention, celui qu'elle emportait pour les urgences de terrain. Seringues, gants, désinfectants, fils de suture, antibiotiques à large spectre, anesthésiques en quantité réglementée. Un marteau brise-vitre dans son étui. Un tournevis cruciforme. Une lampe frontale. De quoi faire face à presque tout. Sur le siège passager, à côté d'un thermos de café noir et d'un paquet de biscuits secs, une enveloppe kraft de format A4 fermée par une bande adhésive, sans inscription.

Elle traversa la rue, ouvrit la Prius, monta. Elle ne démarra pas tout de suite. Elle resta les mains sur le volant, regardant droit devant, sans fixer quoi que ce fût. Le tableau de bord diffusait une lumière verte très faible. Elle entendait sa propre respiration. Elle entendait, au loin, le ressac de la marée montante de l'autre côté des remparts, un bruit sourd qui revenait à intervalles inégaux, comme une respiration plus grande que la sienne.

Elle n'avait pas peur. Elle n'avait pas de doute non plus. Elle avait quelque chose de plus difficile à nommer, une sorte de vide préparatoire, comme avant une intervention chirurgicale sur un animal qu'elle aimait. Elle connaissait cette sensation. Elle savait qu'elle passerait dès qu'elle commencerait à agir. Elle tourna la clé de contact. Le moteur s'alluma sans bruit. Elle embraya, desserra le frein à main, et partit.

La rue Sainte-Barbe était étroite. Elle roula doucement jusqu'à l'angle, tourna à droite dans la rue des Merciers, traversa la place de la Poissonnerie, vide à cette heure, les pavés mouillés luisant sous les lampadaires. Elle passa devant la cathédrale, sous la porte Saint-Vincent, et sortit de l'intra-muros.

Saint-Malo s'ouvrait alors autrement. L'esplanade vide, les parkings vides, la mer qui se devinait à gauche, derrière les remparts et les arbres tordus par le vent d'ouest. Elle prit la direction de Paramé. Elle traversa Rochebonne, Saint-Servan, le quartier où se trouvait son cabinet, au coin de la rue Amiral-Magon et de la rue Ville-Pépin, où Bertrand arriverait à huit heures et demie en se demandant pourquoi elle lui avait écrit la veille qu'elle serait absente trois semaines pour une urgence familiale.

Elle ne ralentit pas en passant devant le cabinet. Elle tourna la tête une demi-seconde pour voir la plaque, les deux noms gravés dans la même typographie qu'ils avaient choisie ensemble quatre ans plus tôt, et elle se dit qu'elle aurait peut-être dû laisser à Bertrand un mot plus long. Elle y penserait. Elle l'appellerait plus tard, quand elle aurait mis assez de kilomètres entre elle et Saint-Malo pour que la conversation fût tenable.

Elle sortit de la ville par la rocade sud. La mer disparut dans son rétroviseur, d'abord derrière les immeubles, puis derrière les arbres, puis derrière une colline. Elle ne la regarda pas partir.

Elle avait vu sa mère la veille au soir.

Elle était passée à Rennes vers dix-neuf heures, sans prévenir. Françoise ne répondait plus toujours au téléphone, ou répondait puis oubliait dans la demi-heure qu'elle avait parlé à sa fille, et Clara avait appris depuis un an à passer plutôt qu'à annoncer. Elle avait sonné, sa mère avait ouvert, l'avait regardée trois secondes avant de la reconnaître, puis l'avait serrée contre elle.

— Oh ma chérie, tu ne m'avais pas prévenue.

— Je t'ai envoyé un message ce matin, maman.

— Bien sûr, bien sûr. Je ne sais plus où j'ai la tête. Entre, je t'en prie.

L'appartement sentait le thé et la lessive. Madame Renou, l'aide à domicile du matin, avait fait tourner une machine avant de partir, et le linge séchait sur l'étendoir du salon. Sur la table de la cuisine, un courrier en désordre que Clara n'avait pas rangé, parce que ranger le courrier de sa mère ne servait à rien. Françoise le ressortait dès qu'elle l'avait rangé, et le désordre la rassurait davantage que l'ordre.

Elles avaient dîné d'une quiche lorraine industrielle réchauffée au four et d'une salade verte. Françoise avait parlé d'un oiseau qu'elle voyait tous les matins sur le rebord de la fenêtre, un rouge-gorge ou un moineau, elle ne savait plus. Elle avait demandé deux fois à Clara si le cabinet marchait bien. Elle avait demandé trois fois si Miro allait bien.

— Et ton père, il est au bureau tard ce soir ?

Clara avait posé sa fourchette. Elle avait mis deux secondes à comprendre. Son père était mort depuis douze ans. Ces phrases-là étaient apparues six mois plus tôt, et Clara n'avait toujours pas appris à ne pas tressaillir.

— Oui, maman. Il rentrera tard.

— Il travaille trop.

— Oui.

Françoise avait hoché la tête plusieurs fois, puis avait parlé d'un film qu'elle avait vu à la télévision la veille, elle ne se souvenait plus du titre, avec une jeune femme et un vieux monsieur, c'était triste et c'était beau. Clara avait laissé sa mère raconter. Elle avait servi une deuxième part de quiche dans l'assiette de Françoise, qui l'avait mangée sans remarquer que c'était la deuxième.

Après le dîner, elles s'étaient installées dans le salon, Françoise dans le fauteuil bleu qu'elle tenait de sa mère, Clara sur le canapé. Françoise avait mis la télévision sans le son. À la fin des informations, elle s'était endormie, la tête penchée sur le dossier. Clara était restée une demi-heure à la regarder dormir.

Elle avait regardé les mains de sa mère posées sur ses genoux. Elle avait vu, pour la première fois avec cette précision-là, que les veines saillaient davantage qu'un an auparavant, que la peau était plus fine, que les phalanges s'étaient creusées. Elle avait pensé que sa mère vieillissait de cinq ans par an depuis le diagnostic. Elle avait pensé qu'il lui restait peut-être encore deux ans pendant lesquels on pourrait dire que Françoise était Françoise, et qu'ensuite ce serait autre chose.

Elle s'était levée, avait éteint la télévision, avait posé un plaid sur les jambes de sa mère, s'était penchée pour l'embrasser sur le front. Françoise n'avait pas bougé. Elle avait laissé sur la table de la cuisine un mot pour Madame Renou, lui demandant de vérifier que les plaques électriques fussent bien éteintes le matin. Elle avait fermé la porte sans bruit. Elle avait repris la route pour Saint-Malo.

Elle n'avait pas dit à sa mère qu'elle partait. Elle ne voyait pas comment le dire.

Maintenant elle roulait sur la quatre voies vers Dol-de-Bretagne, le ciel était encore noir mais il commençait à bleuir d'un bleu qu'on ne voyait pas sauf à savoir le chercher. Sur sa droite, des champs. Sur sa gauche, d'autres champs. La radio éteinte. Le moteur inaudible. Elle entendait seulement le bruissement des pneumatiques sur le bitume humide et, par

intermittence, un léger clic quand la batterie passait le relais au moteur thermique pour gravir une côte.

Elle dépassa Dol sans y entrer. Elle prit la nationale qui descendait vers Fougères.

Le jour se leva quelque part entre Antrain et Saint-Brice-en-Coglès. Elle ne vit pas le moment précis où le ciel bascula. Quand elle remarqua qu'il faisait clair, la lumière était déjà installée, grise, basse, bretonne, avec cette lenteur des aubes d'octobre qui n'étaient jamais spectaculaires.

Elle aperçut sur un poteau télégraphique, au loin, un busard qui attendait quelque chose. Elle ralentit par réflexe. Le busard ne bougea pas. Elle reprit sa vitesse.

À l'entrée de Fougères, elle vit l'enseigne d'un café-brasserie ouvert, Le Départ, avec trois camions garés devant. Elle prit la sortie. Elle se gara entre deux camions de transport de bétail. Elle coupa le moteur.

Elle resta une minute dans la voiture avant de descendre. Elle regarda l'enveloppe kraft sur le siège passager. Elle posa la main dessus, légèrement, la souleva, la reposa. Elle n'avait pas besoin de l'ouvrir. Elle savait ce qui était dedans. Elle l'avait fermée trois jours plus tôt et ne l'avait pas rouverte depuis.

Elle descendit. Elle ferma la voiture à clé, par habitude, quoiqu'il n'y eût personne sur le parking à cette heure. Elle poussa la porte du café. Une clochette tinta.

L'intérieur sentait le café, le tabac froid, la graisse chaude. Quatre hommes assis à une table près de la fenêtre, routiers à la chemise ouverte, parlant fort. Un autre au comptoir, plus âgé, silencieux devant un ballon de rouge. La patronne derrière la caisse, soixantaine, cheveux courts, lunettes, le genre de femme qui ne s'étonnait plus de rien.

Clara s'installa à une table au fond, près du radiateur. Elle posa son téléphone et ses clés. Elle ouvrit la carte plastifiée. Elle la referma. La patronne arriva.

— Vous prendrez quoi, ma belle ?

— Un café allongé. Et un croissant, s'il vous en reste.

— Il en reste.

Elle s'éloigna. Clara regarda par la fenêtre les camions immobiles, les rétroviseurs humides, le ciel qui s'éclaircissait au-dessus du parking. Elle pensa qu'elle avait de la chance de rouler dans le sens du jour qui se levait. Elle pensa ensuite qu'elle n'avait pas de chance, que cela n'avait rien à voir avec la chance, qu'elle roulait tout simplement vers le sud, et que le soleil se levait à l'est, et que c'était ainsi.

La patronne revint avec le café et le croissant.

— Vous êtes une routière ?

— Non.

— Vous avez une tête de routière. Ce n'est pas méchant.

Clara sourit à peine. La patronne s'éloigna. Clara prit une gorgée de café, brûlante, qu'elle posa aussitôt. Elle cassa le croissant en deux. Elle en mangea la moitié.

À la table près de la fenêtre, les quatre hommes parlaient de plus en plus fort, comme des hommes qui ont bu leur deuxième café et qui attendent qu'on les écoute. L'un d'eux racontait une anecdote dont Clara ne saisissait pas le début. Les autres riaient. Puis l'un d'eux dit quelque chose sur une fille que le premier avait rencontrée la semaine précédente, et qui avait dix-sept ans, ou seize, l'homme se corrigeait en riant, et les autres riaient plus fort. Un autre dit, elle les aime jeunes, notre Dédé. Dédé répondit, moi j'aime bien quand elles ne savent pas. Éclat de rire général.

Clara posa sa tasse. Elle ne bougea pas tout de suite. Elle regarda la surface du café qui tremblait légèrement, parce que sa main n'était pas tout à fait stable sur la table, elle ne l'avait pas remarqué. Elle se leva. Elle prit son téléphone et ses clés. Elle alla au comptoir.

— Qu'est-ce que je vous dois ?

— Vous ne finissez pas ?

— Non merci.

La patronne ne dit rien. Elle tapa les touches de la caisse. Trois euros dix. Clara paya en pièces, exactement. Elle sortit.

Dehors, elle s'adossa une seconde contre la façade du café. Elle respira. Elle ne pleura pas, ne trembla pas, ne chercha pas

à comprendre pourquoi elle s'en allait. Elle savait pourquoi. Elle remonta dans la Prius, démarra, reprit la route.

Elle roula quatre-vingts kilomètres sans s'arrêter. Le paysage changeait lentement. Les pierres devenaient plus rondes, les champs plus grands, les maisons s'étiraient. Elle traversa la frontière invisible entre l'Ille-et-Vilaine et la Mayenne, et elle sentit la différence avant de voir le panneau. C'était plus ouvert. Le ciel paraissait plus haut. Elle ne l'aurait pas su si elle n'avait pas roulé depuis Saint-Malo.

Son téléphone sonna.

Elle vit sur l'écran le nom de sa mère. Elle décrocha sans réfléchir, le kit mains libres de la voiture s'activa.

— Maman.

— Clara, ma chérie, tu es où ?

— Je suis en voiture, maman. Je descends dans le sud pour quelques jours.

— Ah bon ? Tu ne m'avais pas dit.

— Si, je t'ai dit hier soir.

— Hier soir ? J'étais avec toi hier soir ?

— Oui, maman. J'ai dormi chez toi.

Silence. Clara entendit sa mère qui respirait. Elle imagina Françoise dans la cuisine, debout devant le téléphone mural, sans se souvenir, essayant de se souvenir, ne voulant pas dire qu'elle ne se souvenait pas.

— Ah oui. Pardon, ma chérie.

— Ce n'est pas grave.

— Tu vas bien ?

— Oui, je vais bien.

— Miro aussi ?

— Il est chez la voisine, Madame Kerdiles. Il va bien.

— Ah, c'est bien. Tu as bien mangé ce matin ?

— J'ai mangé un croissant dans un café.

— Dans un café toute seule, ce n'est pas beaucoup. Tu me fais plaisir, tu t'arrêtes à midi pour manger quelque chose de chaud.

— Oui, maman.

— Et tu fais attention sur la route. Tu te souviens de ta grand-mère qui est morte en voiture.

Clara ne rectifia pas. Sa grand-mère était morte d'un cancer du pancréas en 2004. Personne ne s'était tué en voiture dans leur famille. Françoise confondait avec une voisine de son enfance, ou avec une scène d'un film, Clara ne savait pas, Clara ne cherchait plus à savoir.

— Oui, maman. Je fais attention.

— Je t'embrasse, ma chérie.

— Je t'embrasse.

Elle raccrocha. Elle roula deux minutes sans pensée précise. Elle serra un peu le volant. Elle desserra. Elle continua vers Laval.

Elle arriva à Laval vers quatorze heures. Elle n'avait pas mangé depuis le demi-croissant de Fougères. Elle se gara dans la zone commerciale au sud de la ville, entre un Lidl et un magasin de bricolage. Elle entra dans le Lidl. Elle prit un caddy. Elle n'avait pas besoin d'un caddy. Elle le prit quand même, par désir de ralentir.

Elle traversa les rayons lentement. Elle ne cherchait rien de particulier. Elle regardait les conserves, les paquets de pâtes, les sachets de café, les bouteilles d'eau minérale alignées par format. Elle s'arrêta devant le rayon vin. Une dizaine de bouteilles qui n'étaient pas des merveilles, des cuvées de négociants à cinq ou six euros, des côtes-du-rhône basiques, un bordeaux anonyme. Elle prit une bouteille, lut l'étiquette, la reposa. Elle en prit une autre, un gamay de Touraine à quatre euros vingt, millésime récent, mise en bouteille à la propriété. Elle la tint dans la main pendant dix secondes, la reposa.

Elle continua. Elle acheta finalement une pomme Chanteclerc, un yaourt nature, un sachet de biscuits aux céréales, et une petite bouteille d'eau gazeuse. Elle passa à la caisse. La caissière ne la regarda pas. Clara paya en carte, prit son ticket, sortit.

Elle mangea la pomme dans la voiture. Elle but la moitié de l'eau. Elle remit le contact et chercha un hôtel.

L'Ibis budget était à cinq cents mètres, à côté d'une station-service Total. Elle s'y rendit. Elle se gara près de l'entrée. Elle entra dans l'hôtel. La réception était désertée, sauf un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, en polo bleu, qui tapait sur son ordinateur. Il leva les yeux.

— Une chambre pour une nuit.

— Vous avez réservé ?

— Non.

— Je regarde.

Il tapa. Il lui donna un prix. Elle paya. Il lui tendit une carte magnétique et un plan sommaire de l'hôtel. Chambre 114, premier étage, couloir à droite. Elle remercia. Elle prit son sac dans la voiture, ferma à clé, monta.

La chambre était exactement comme les cent autres qu'elle avait vues dans sa vie. Murs beiges, moquette grise, lit fait au carré, télévision murale, bureau étroit sous la fenêtre. Elle posa son sac sur le lit. Elle alla à la fenêtre. La fenêtre donnait sur le parking.

Elle resta une minute à regarder. Il était dix-sept heures. Le ciel était gris. Un camion quittait la station-service. Un homme fumait contre sa voiture, seul, regardant son téléphone. Un autre homme traversait le parking à pied, avec un sac plastique à la main. Rien.

Elle se retourna vers la chambre. Elle décida qu'elle allait prendre une douche, manger ce qu'elle avait acheté, et dormir tôt. Elle n'avait pas dormi plus de deux heures la nuit précédente. Elle se sentait au-delà de la fatigue, dans cette zone où le corps continue de fonctionner par habitude, sans protester.

Elle prit sa douche. L'eau était trop chaude au début, puis trop tiède. Elle se lava les cheveux. Elle sortit, s'enroula dans une serviette trop petite. Elle mangea le yaourt assise sur le lit, avec la cuillère en plastique qu'elle avait demandée à la caissière. Elle but l'eau gazeuse. Elle mangea deux biscuits.

Elle éteignit la grande lumière. Elle laissa la lampe de chevet allumée. Elle se coucha tout habillée, en tee-shirt et pantalon de survêtement. Elle tira la couverture jusqu'au menton.

Elle pensa qu'elle avait oublié de tirer le rideau. Elle se releva. La fenêtre donnait toujours sur le parking. L'homme qui fumait était parti. Un autre était là. Plus jeune, vingt-cinq ans peut-être, adossé à une Peugeot noire, veste en cuir, casque de moto à ses pieds. Il regardait vers l'entrée de l'hôtel. Il ne bougeait pas.

Clara ferma le rideau. Elle revint vers le lit. Elle resta assise au bord, les mains posées sur ses genoux. Elle attendit cinq minutes. Puis elle se leva, marcha jusqu'à la commode basse à côté du bureau, la fit glisser sur la moquette jusqu'à ce qu'elle touche la porte. Elle s'appuya dessus un instant pour vérifier qu'elle bloquait bien.

Elle retourna au lit. Elle se coucha. Elle ne dormit pas. Elle regarda le plafond et le cercle de lumière que faisait la lampe de chevet sur la moquette. Elle pensa à sa mère. Elle pensa à Bertrand. Elle pensa à Miro chez Madame Kerdiles. Elle pensa à la route qui restait. Elle ne pensa pas à l'homme qu'elle allait voir au bout de la route. Elle avait décidé depuis trois semaines qu'elle ne penserait pas à lui pendant le voyage, et qu'elle y penserait seulement quand elle serait arrivée.

Elle posa la main sur son ventre. Elle sentit, à travers le tee-shirt, sa propre chaleur. Elle avait ses règles depuis la matinée. Elle avait pris un tampon à Fougères dans les toilettes du café, avant de commander le café. Elle n'y avait pas repensé depuis, mais le ventre tirait légèrement, comme toujours le premier jour.

La lumière rouge de la lampe traversait ses paupières. Elle ne la trouvait pas gênante. Elle l'avait voulue.

2

L'aire du Mans

Elle dormit trois heures. Elle se réveilla à quatre heures et demie, la lampe de chevet encore allumée, la couverture repoussée aux pieds. Elle sut tout de suite qu'elle ne se rendormirait pas. Elle resta dix minutes immobile, à regarder le plafond. La commode était toujours contre la porte, là où elle l'avait poussée la veille. Un rond de lumière au plafond, projeté par l'ampoule nue, immobile depuis la veille. Elle entendait le ronflement de la ventilation de la chambre voisine, un frigidaire peut-être, ou un petit radiateur. Ce n'était pas désagréable.

Elle se leva, remit la commode à sa place sans bruit, s'habilla. Elle rassembla ses affaires dans le sac de voyage. Elle passa aux toilettes, se lava les dents à l'eau du robinet tiède, se regarda rapidement dans le miroir. Elle avait les traits creusés mais les yeux clairs. Elle se dit que l'on pouvait faire beaucoup de route avec ce visage-là.

Elle descendit à la réception. Un homme différent de celui de la veille, plus âgé, buvait un café derrière le comptoir. Il leva les yeux, la salua, ne posa aucune question quand elle lui rendit la carte magnétique. Elle sortit.

Le parking était presque vide. La Peugeot noire avait disparu. Le jeune homme à la veste de cuir aussi. Elle n'avait pas vraiment cru qu'il serait encore là, mais elle l'avait pensé assez pour que son absence la soulageât.

Elle mit son sac dans le coffre. Elle monta. Elle sortit le thermos de la boîte à gants, but deux gorgées du café de la

veille, froid, amer, mais qui tenait la bouche éveillée. Elle démarra.

La station-service Total d'à côté était ouverte. Elle y entra pour faire le plein et prendre un autre café à emporter, chaud cette fois. Le pompiste, un Maghrébin d'une cinquantaine d'années, la servit en silence, lui rendit la monnaie avec une politesse exacte, sans rien ajouter. Elle apprécia. Elle se dit qu'à cette heure-là, dans cette ville-là, parler n'aurait servi à rien, et qu'il avait compris avant elle.

Elle reprit la route à cinq heures vingt.

Elle roula vers le sud-est, par la N162 d'abord, puis par l'A81 à partir de Laval. L'autoroute était presque déserte. Deux camions loin devant, une voiture qui la doublait à cent trente. Elle tenait sa vitesse à cent dix. La Prius consommait moins à cette allure, et elle n'était pas pressée.

La nuit se défaisait lentement. Le ciel, au-dessus de la Mayenne, prit une teinte bleu pétrole puis se stria d'orange à l'horizon gauche. Elle roula une heure dans cette lumière-là, qui passait sur le pare-brise par bandes. Elle ne pensa à rien de précis. Elle écouta la radio pendant dix minutes, une station d'informations qui parlait d'une grève à la SNCF et d'un match de football, puis elle éteignit. Le silence lui convenait mieux. Dans ce silence-là, on entendait le vent des autres voitures qui la doublaient, on entendait la climatisation à son minimum, on entendait parfois un oiseau quand on baissait la vitre.

Vers sept heures, elle entra dans la Sarthe. Les paysages devinrent plus ondulés. Des haies, des pommiers tordus, des fermes aux toits d'ardoise, quelques manoirs en contrebas de la route. Elle vit un renard sur le bas-côté, mort, les pattes raides. Elle détourna les yeux une seconde. Puis elle les ramena à la route. Elle pensa, en vétérinaire, qu'il n'avait pas dû être tué la nuit précédente, le corps était déjà rigide, plus de vingt-quatre heures sans doute. Elle pensa que personne ne ramassait jamais les renards.

Elle pensa à Miro. Elle se demanda s'il avait mangé ce matin. Elle pensa à Madame Kerdiles, qui avait quatre-vingt-un ans, qui aimait les chats, et à qui elle avait laissé un billet de

cinquante euros pour les croquettes et les imprévus. Madame Kerdiles avait voulu refuser. Clara avait insisté en lui disant qu'elle s'absentait pour longtemps, qu'elle préférait savoir que Miro était bien. Madame Kerdiles avait fini par prendre le billet, mais elle l'avait glissé dans une enveloppe sur laquelle elle avait écrit au crayon, à rendre, pour le cas où.

Elle s'arrêta à une aire de service avant Le Mans pour uriner et s'étirer les jambes. L'aire était grande, mal entretenue, trois camions garés du côté des cabines. Elle alla aux toilettes en passant par l'arrière du bâtiment pour éviter les routiers qui fumaient devant l'entrée. Elle remonta dans la voiture sans s'attarder. Elle repartit.

À dix heures elle contourna Le Mans par le nord, prit l'A11 en direction du sud-est. Elle pensa aux routes qu'elle prendrait, qu'elle avait toutes regardées sur une carte avant de partir. Elle ne voulait pas descendre par l'autoroute jusqu'au bout. Elle voulait quitter l'A11 à Tours, traverser la Touraine par des nationales, atteindre le Berry par l'Indre, rejoindre la vallée du Rhône par le Massif central. Elle avait calculé qu'elle mettrait sept jours. Elle avait peut-être exagéré. Peut-être cinq.

Son téléphone sonna vers onze heures. Bertrand.

Elle décrocha. Le kit mains libres s'activa.

— Clara.

— Bertrand.

— Tu es où ?

— Sur l'A11. Je descends.

— Jusqu'où ?

— Je ne peux pas te dire.

Silence. Elle entendit le bruit du cabinet derrière lui, une porte qui s'ouvrait, la voix de l'assistante, Marie, qui parlait à un client. Elle imagina Bertrand dans son bureau, debout probablement, parce qu'il téléphonait toujours debout. Il avait la manie de marcher pendant les appels. Elle l'avait taquiné là-dessus pendant quatre ans.

— Clara, j'ai eu Marie-France Lebœuf ce matin, sa chatte a de la fièvre, elle voulait toi.

— Tu sais faire.

— Je sais faire. Mais elle voulait toi.

— Elle comprendra.

— D'accord. Bon. J'ai eu ta mère aussi au téléphone. Elle a appelé le cabinet à neuf heures et quart. Elle t'a cherchée. Je lui ai dit que tu étais en visite chez un éleveur. Elle a dit d'accord.

— Merci.

— Elle va bien ?

— Elle va comme elle peut.

— Tu rentres quand ?

— Trois semaines. Je t'ai dit.

— Tu me diras si ça dure plus.

— Je te dirai.

Il attendit une seconde, comme s'il voulait ajouter quelque chose, et il ne l'ajouta pas. Il savait depuis longtemps que Clara ne donnerait pas plus qu'elle ne donnait, que pousser ne servait à rien.

— Fais attention à toi.

— Toi aussi.

Il raccrocha. Elle conduisit encore dix minutes sans pensée. Puis elle se dit qu'elle aurait pu lui dire merci, qu'elle ne le lui avait pas dit, qu'elle aurait pu lui dire qu'elle le savait, qu'elle savait qu'il couvrirait tout, qu'il ne lui demanderait rien, qu'il continuerait de la couvrir jusqu'à ce qu'elle revienne. Elle pensa qu'elle lui enverrait un message plus tard.

Elle traversa la Touraine en fin de matinée. Les vignes en taille d'automne, les rangs nus, les piquets penchés par endroits. Des champs de colza qui avaient été coupés depuis longtemps, la terre nue, grasse, brune. Un ciel qui s'était chargé depuis le Mans, plombé mais sans pluie encore. Elle traversa Tours à midi et quart, descendit vers le sud par la nationale, traversa Montbazou, Sainte-Maure-de-Touraine, et s'arrêta à Châtellerauld pour déjeuner.

Elle se gara sur le parking d'une supérette, acheta un sandwich au thon, une banane, une bouteille d'eau. Elle mangea dans la voiture. Elle finit la banane en regardant un couple de vieux qui chargeait des courses dans un break Peugeot, très

lentement, très soigneusement, en se parlant à voix basse. Elle ne les entendait pas. Elle les regarda comme on regarde un tableau. L'homme avait quatre-vingts ans peut-être, la femme un peu moins. Ils semblaient avoir chargé ces mêmes courses ensemble, sur ce même parking, pendant trente ans. Clara se dit qu'elle aurait voulu voir plus souvent ses parents faire cela. Elle se rappela qu'elle n'avait jamais vraiment vu son père faire les courses. Elle ne savait pas pourquoi.

Elle reprit la route à treize heures trente.

L'après-midi se déroula dans une torpeur grise. Elle roula, roula, avec cette impression que les paysages se répétaient sans se répéter vraiment, que chaque village était le même que le précédent, mais avec une différence minuscule, un clocher, un lavoir, un panneau de boulangerie. Elle traversa l'Indre, le nord du Berry, aperçut au loin la ville de Châteauroux qu'elle ne voulait pas traverser, obliqua par le sud pour descendre vers Saint-Amand-Montrond. La fatigue commençait à peser sur les épaules.

À dix-sept heures, elle s'arrêta dans un petit village qu'elle ne connaissait pas, s'assit sur un banc devant l'église, ferma les yeux quinze minutes. Elle ne dormit pas vraiment. Elle entra dans cette zone entre veille et sommeil où l'on entend les bruits sans les traiter, où le corps se repose même si la tête continue. Un vélo passa. Un chien aboya au loin. Une vieille femme sortit de l'église, referma la porte avec soin, descendit les marches, traversa la place sans la remarquer. Clara rouvrit les yeux. Elle se leva. Elle reprit la voiture.

Elle avait prévu de dormir à Montluçon ce soir-là, dans un hôtel bon marché. Elle changea d'avis en roulant. Elle n'avait pas envie d'une nouvelle chambre. Elle n'avait pas envie d'un nouveau parking, d'une nouvelle commode poussée contre une nouvelle porte. Elle décida de dormir dans la voiture. Elle repéra sur son téléphone une aire d'autoroute au sud de Montluçon, sur l'A71, et se dit qu'elle y ferait halte.

Elle y arriva à vingt heures. L'aire était vaste, éclairée par des lampadaires qui grésillaient. Une dizaine de camions stationnés en bataille du côté des cabines, moteurs éteints,

rideaux tirés. Quelques voitures individuelles plus loin, près des toilettes. Elle choisit une place à l'écart, sous un lampadaire, mais pas trop près des camions. Elle coupa le moteur.

Elle mangea ce qui restait du sandwich de midi, qu'elle avait entamé à peine. Elle but de l'eau. Elle sortit uriner dans les toilettes. Il y avait une femme à l'intérieur, une femme d'une quarantaine d'années qui se lavait les mains avec application, en chemise de bûcheron et jean sale. Elles échangèrent un regard dans le miroir. La femme dit bonsoir, Clara dit bonsoir. La femme partit. Clara resta seule. Elle se lava les mains longuement, se passa de l'eau sur le visage. Elle remonta dans la voiture, verrouilla les portières. Elle inclina le siège conducteur, sortit la couverture du coffre en se penchant par-dessus le dossier, la tira sur elle. Elle éteignit tout. Elle glissa son téléphone sous son oreiller improvisé, un pull roulé en boule. Elle ferma les yeux.

Elle fut surprise de s'endormir vite.

Elle dort peut-être deux heures. Elle rêva qu'elle était dans un couloir très long, aux murs blancs, et qu'elle cherchait une porte. Elle avançait, les portes étaient numérotées, elle cherchait un numéro précis qu'elle avait oublié. À un moment, quelqu'un marchait derrière elle, sans bruit. Elle ne se retournait pas. Le rêve n'avait rien d'effrayant, exactement, mais quelque chose y pesait. Elle se réveilla en douceur, sans savoir pourquoi.

Puis elle entendit le coup contre la vitre.

Elle ne bougea pas. Elle gardait encore les yeux fermés. Elle ne savait pas si elle avait rêvé le coup ou s'il était réel. Elle respira doucement. Deuxième coup. Plus fort. Ce n'était pas un rêve.

Elle ouvrit un œil. Au-dessus d'elle, à travers la vitre côté conducteur, la silhouette d'un homme. Elle vit mal son visage, trop de contre-jour avec le lampadaire derrière, mais elle vit qu'il était grand, épais, qu'il tenait quelque chose dans la main droite, un téléphone sans doute ou un briquet. Il tapait à la vitre avec son poing gauche.

Il dit quelque chose, sa voix traversait mal le verre.

— Eh ma belle, t'as du feu ?

Elle ne répondit pas. Elle resta allongée, les yeux à moitié fermés, faisant semblant de dormir. Elle espéra que son immobilité le découragerait.

Il tapa encore. Plus fort.

— Eh, je te parle. T'as du feu ?

Elle entendit son souffle contre la vitre. Un souffle court, aviné peut-être. Elle sentit son cœur cogner contre sa cage thoracique avec une régularité presque insupportable. Elle pensa qu'il allait se lasser. Elle pensa qu'il allait partir. Elle pensa qu'un routier normal, qui voulait vraiment du feu, ne tapait pas à la vitre d'une femme seule endormie à deux heures du matin, qu'il allait voir un collègue, qu'il demandait à un autre camion, qu'il ne restait pas là à insister.

Il tapa une troisième fois.

— T'es sourde ou quoi ?

Sa voix montait d'un cran, devenait plus dure, moins neutre. Clara comprit qu'elle n'avait plus le choix.

Elle se redressa lentement, sans lui faire face. Elle mit le contact. Le tableau de bord s'alluma en vert. L'homme recula d'un pas, surpris. Elle ne le regarda toujours pas. Elle passa la marche arrière. Elle tourna la tête vers la lunette arrière comme si elle manœuvrait normalement, et elle vit dans la vitre arrière qu'elle était seule de ce côté-là. Elle recula en douceur, d'abord, puis plus vite. Elle passa la première. Elle sortit de sa place. Elle tourna le volant. Elle avait le pied sur l'accélérateur sans s'en être rendu compte.

Elle roula vers la sortie de l'aire à soixante à l'heure. Elle vit dans son rétroviseur l'homme qui était toujours debout à côté de sa place, qui la regardait partir, qui ne courait pas mais qui restait là. Et derrière lui, à trente mètres peut-être, une autre silhouette qui descendait d'un camion. Elle ne sut pas si la deuxième silhouette était un complice ou un routier sans rapport. Elle ne chercha pas à savoir.

Elle reprit l'autoroute. Cent. Cent dix. Cent vingt. Elle ne se souvenait pas d'avoir poussé la voiture au-delà de cent trente

dans sa vie. Elle y alla. Cent quarante, cent cinquante. La Prius protestait, le moteur thermique tournait fort, elle consommait l'équivalent d'un mois en une heure. Elle s'en moqua.

Elle roula ainsi trente minutes. Puis elle prit la première sortie qu'elle vit, n'importe laquelle, descendit de l'autoroute, prit une départementale au hasard, sans regarder le nom du village. Elle roula encore dix minutes. Les champs, la nuit, les phares qui éclairaient les haies. Elle arriva dans un village endormi, trois rues, une église. Elle se gara sur la place, à côté d'un calvaire. Elle coupa le contact. Elle verrouilla. Elle s'adossa au siège.

Ses mains tremblaient. Elle les regarda comme si elles n'étaient pas à elle. Elle les serra contre ses genoux pour les arrêter. Les tremblements diminuèrent, puis revinrent en vagues. Elle attendit.

Elle n'avait pas peur, pas exactement. Elle était dans cet état où le corps a pris peur pour elle, où l'esprit doit rattraper ce que les muscles ont déjà décidé. Elle mit dix minutes à retrouver une respiration normale.

Elle pensa qu'elle aurait pu appeler la gendarmerie. Elle pensa qu'elle ne le ferait pas. Elle pensa que l'homme n'avait rien fait, qu'il n'y avait pas de délit à taper à une vitre pour demander du feu, même à deux heures du matin. Elle pensa que si elle appelait, on lui demanderait son identité, qu'on noterait sa plaque d'immatriculation, qu'on aurait une trace d'elle à cet endroit à cette heure. Elle ne voulait pas de trace.

Elle pensa aussi, plus loin, à ce que c'était que d'être une femme seule dans une voiture, la nuit, sur une aire d'autoroute. Elle pensa qu'elle avait eu tort de se croire à l'abri. Elle pensa qu'à son âge, vétérinaire, compétente, raisonnable, elle aurait dû prévoir que cela arrive. Elle pensa qu'aucune prévision ne suffisait jamais, que le monde avait une manière à lui de rappeler, de temps en temps, sans prévenir.

Elle sortit le téléphone, vérifia l'heure. Deux heures dix-sept. Elle vit qu'elle avait un message de sa mère arrivé à vingt-trois heures, qu'elle n'avait pas vu. Elle l'ouvrit.

C'était un message vocal de quarante secondes. Sa mère disait, Clara, je voulais juste te dire bonne nuit, tu m'avais dit que tu serais sur la route, je ne sais plus où tu vas, mais je t'embrasse, ma chérie, fais bien attention. Elle répétait fais bien attention. Elle raccrochait en disant bonne nuit deux fois.

Clara écouta le message une fois. Elle l'écouta une deuxième fois. Elle l'écouta une troisième fois.

Elle pensa que c'était peut-être un des derniers messages vocaux cohérents que sa mère lui enverrait. Pas immédiatement, pas dans la semaine. Mais dans six mois, un an, sa mère ne laisserait plus de messages comme celui-ci. Elle le garderait. Elle les gardait tous, depuis un an. Elle en avait quatre-vingts, cent peut-être, stockés dans son téléphone, classés dans un dossier dont le nom n'indiquait rien.

Elle posa le téléphone sur le siège passager. Elle inclina de nouveau le siège. Elle ne remit pas la couverture. Elle ferma les yeux sans croire qu'elle allait se rendormir. Elle resta ainsi. L'aube vint lentement, sans qu'elle s'en aperçût tout de suite. À un moment elle ouvrit les yeux et il faisait plus clair qu'avant. Le calvaire à côté d'elle se détachait dans la lumière grise, une petite croix de pierre, une statue de vierge, quelques fleurs fanées dans un pot. Les façades du village prenaient lentement leurs couleurs de jour, des beiges, des gris, une porte rouge qu'elle n'avait pas vue dans la nuit.

Une voiture passa sur la rue principale. Une autre. Un volet s'ouvrit quelque part, le grincement lui parvint. Quelqu'un sortit un chien pour une première promenade. Le chien, un petit terrier beige, traversa la place en tenant son maître au bout de la laisse. L'homme aperçut la Prius, regarda Clara assise dedans, hésita une seconde, continua son chemin sans rien dire.

Clara redressa le siège. Elle vérifia son visage dans le rétroviseur. Elle avait l'air de ce qu'elle était, une femme qui avait passé la nuit dans sa voiture. Elle se passa de l'eau sur le visage avec la bouteille qui restait dans la portière. Elle démarra.

Elle roula au pas dans le village jusqu'à trouver une boulangerie. Elle acheta un pain au chocolat et un café à emporter à une jeune fille qui venait d'ouvrir et qui sentait encore le sommeil. Elle paya, remercia, remonta dans la voiture. Elle reprit la route par les départementales, évitant l'autoroute maintenant, préférant rouler lentement dans une campagne qui s'éveillait.

3

Zoé

Elle roula une heure dans une lumière de matin qui n'arrivait pas à se décider. Par moments le soleil perçait entre les nuages et éclairait un pré, un toit, la croix d'une chapelle, puis il rentrait derrière, et tout redevenait gris. Elle avait pris une départementale qui descendait vers le sud-ouest, vers Saint-Amand-Montrond, sans savoir exactement pourquoi, sinon qu'elle ne voulait pas reprendre l'autoroute. Elle s'était dit, en quittant le village où elle avait passé la nuit, qu'elle n'avait pas besoin de rattraper le temps. Elle s'était dit qu'elle avait trois semaines, qu'elle arriverait quand elle arriverait.

Elle croisa peu de voitures. Trois camions de lait, un tracteur qui tenait la moitié de la route et qu'elle dépassa en se serrant sur le bas-côté, un postier sur sa motocyclette jaune qui la salua de la main en passant. Dans les villages qu'elle traversait, des femmes âgées sortaient leurs poubelles en robe de chambre, des hommes ouvraient la devanture de cafés-tabac, des enfants en cartable attendaient le car scolaire au bord de la route, les mains dans les poches, l'air à peine réveillé. Elle passa devant une boulangerie dont le panneau clignotait en rouge, au-dessus d'un drapeau tricolore en plastique qui s'enroulait sur lui-même dans le vent.

Elle pensa qu'elle aimait cette heure-là. Elle pensa qu'elle n'avait jamais profité, dans sa vie, qu'elle avait toujours été elle-même une femme qui partait au cabinet à sept heures et demie, qui ne voyait jamais les villages s'ouvrir, qui dormait quand

d'autres vivaient leur aube. Elle ne sut pas si c'était une pensée triste. Elle se dit que c'était une pensée, et qu'elle passerait.

Sur un rectiligne bordé de peupliers, elle vit un chevreuil mort au milieu de la chaussée, dans l'autre sens. Il avait dû être percuté la nuit précédente. Personne ne l'avait ramassé. Elle ralentit, le contourna. Son œil de vétérinaire estima la bête à une jeune femelle, un an et demi, environ quinze kilos. Elle pensa qu'elle aurait pu la ramasser, qu'elle en aurait été capable, qu'elle aurait trouvé dans la voiture un sac pour l'envelopper et une place pour la déposer. Puis elle pensa qu'elle n'avait plus le métier d'avant, qu'elle n'avait plus à sauver le monde, qu'il y avait des routes entières jonchées d'animaux morts qu'elle ne pouvait pas ramasser, et que rouler était tout ce qu'elle avait à faire ce matin.

Elle prit un café à Saint-Amand-Montrond, au zinc d'un bar-tabac de centre-ville. Un vieux jouait aux tirés au comptoir à côté d'elle en grommelant contre sa machine. Le patron commentait les résultats du PMU avec un camarade au bout de la salle. Une jeune femme entra avec deux enfants, commanda deux chocolats chauds. Les enfants avaient le visage rouge de froid et riaient pour rien. Personne ne regarda vraiment Clara. Elle paya, remercia, sortit. Elle aima ça aussi, cette indifférence polie, cette manière qu'avaient les petites villes de Bretagne et du Centre de laisser les femmes tranquilles dans les cafés à condition qu'elles n'y restassent pas trop.

Elle marcha deux cents mètres avant de retourner à la voiture, à travers une place avec un kiosque à musique en ferraille rouillée et un monument aux morts où une femme fleurissait les noms d'une main discrète. Clara passa derrière elle sans la déranger. Elle se dit qu'elle ne savait plus si on était le 10 ou le 11 du mois. Elle regarda son téléphone. On était le 22 octobre. La cérémonie des morts, à Draguignan, serait dans vingt jours.

Elle reprit la voiture. Elle roula vers Bourges, traversa la campagne du Berry, des champs plats, des alignements de peupliers encore jaunes, des silos métalliques sur fond de ciel

bas. Elle ouvrit sa vitre un moment. L'air sentait la terre humide et les feuilles mortes. Elle la referma quand il commença à faire trop froid sur sa joue gauche. Elle mit la radio pour la première fois depuis Saint-Malo. Une station locale diffusait une émission sur les prix du blé. Elle écouta trois minutes, comprit qu'on attendait une baisse, coupa.

Son téléphone sonna. Bertrand à nouveau. Elle hésita, laissa sonner, décrocha à la quatrième. Le kit mains libres s'activa.

— Oui.

— Ta mère a rappelé ce matin.

— Et ?

— Elle a demandé si j'avais des nouvelles de toi. J'ai dit non, que tu étais sur un élevage. Elle a dit, ah bon, je croyais qu'elle rentrait aujourd'hui. Je n'ai pas su quoi répondre. J'ai dit, elle vous appellera, madame Morvan, ne vous inquiétez pas.

— Tu as bien fait.

— Elle a l'air de plus en plus perdue au téléphone.

— Oui.

— Je voulais te le dire.

— Merci.

— Tu me tiens au courant.

— Oui.

Il raccrocha. Clara roula cinq minutes sans penser précisément. Puis elle pensa à l'expression qu'il avait utilisée, de plus en plus perdue au téléphone, et elle trouva que perdue était le mot exact, mieux qu'oubliait ou confondant, un mot qui disait à la fois le fait et la peine de celle à qui ce fait arrivait.

Elle arriva à Bourges vers dix heures, traversa la ville par le boulevard périphérique. Elle ne voulait pas s'y arrêter. Elle continua vers Vierzon, prit la N76, se dit qu'elle serait à Tours en milieu d'après-midi si elle ne s'arrêtait pas trop longtemps. C'est à cinq kilomètres de Bourges, à l'entrée d'un rond-point, qu'elle vit la fille.

Elle tenait un carton contre sa poitrine, sur lequel elle avait écrit en majuscules noires, SUD. Elle avait le pouce levé, l'autre main dans la poche de sa veste en jean, un sac à dos